

Frère Christian de Chergé ou Les quatre saisons de la vie d'un moine, missionnaire de l'amitié

Voici une histoire¹, une belle histoire simple et vraie que vous connaissez déjà. Vaut-il la peine alors que vous la lisiez, ou relisiez ? Oui, je crois, car dans mon histoire, celle de Père Christian de Chergé et de ses compagnons martyrs, j'ai mis en évidence le charisme de Tibhirine. On a beaucoup parlé (et on parle encore) de l'esprit de Tibhirine ; il me semble que l'on peut aussi évoquer le charisme de Tibhirine qui est, selon moi, plus qu'un état d'esprit, car le charisme est un don de l'Esprit (avec un grand E), il est donc un témoignage de vie. Le charisme de Tibhirine, c'est une vie missionnaire de l'amitié. C'est avec Père Christian que ce charisme prit naissance, puis qu'il grandit avec la communauté de Tibhirine lorsqu'elle sera sous son autorité. Père Christian, prieur de Tibhirine, fut en ce sens un moine charismatique du XX^e siècle. Mais, pour le devenir, pour être cet homme à l'écoute de l'Esprit, Christian dut traverser le temps, traverser la vie et ses épreuves. C'est le prix à payer pour être transformé du dedans par la grâce, entrer dans un chemin de transformation du cœur, dans la joie et l'espérance. C'est pourquoi ma petite histoire est divisée en quatre parties ou quatre saisons, elle s'intitule : « Les quatre saisons de la vie d'un moine missionnaire de l'amitié. » Ces saisons, c'est-à-dire certains épisodes de la vie de Père Christian, nous permettront d'entrevoir comment ce moine « comme tout le monde » est devenu charismatique, un signe pour notre temps.

1. Conférence présentée aux supérieurs de l'Ordre cistercien de la stricte observance de la Région Méditerranée (REM) réunis à l'abbaye du Rivet du mercredi 5 septembre au mercredi 12 septembre 2018. Les première et quatrième parties du texte reprennent quelques éléments d'un article qui sera publié dans le 1^{er} numéro de l'année 2019 de la revue *Liturgie*, sous le titre « Comme un grain de sel qui fond dans l'immense mer », poème en prose à la louange des moines martyrs de Tibhirine.

1.– Été

L'été, c'est la saison qui, dit-on, éblouit le cœur... Nous sommes le mercredi 20 août 1969. Christian de Chergé se présente à l'abbaye d'Aiguebelle pour y devenir moine, ou plutôt : pour pouvoir gagner, un jour, Notre-Dame de l'Atlas, à Tibhirine, le seul monastère d'hommes contemplatifs en Algérie, dont l'abbaye drômoise est la maison mère². Ce jour d'été rempli de soleil (on peut l'imaginer) est un grand jour dans la vie de Christian qui a trente-deux ans. Dans l'ordre où il entre, c'est un jour de solennité où l'on fête saint Bernard de Clairvaux, une grande figure monastique peu banale des premiers temps de Cîteaux : à la fois moine, prédicateur d'une croisade, écrivain, voyageur, fondateur, mystique, homme de silence et de dialogue, mais en tout chercheur de Dieu.

La décision de Christian d'entrer à l'abbaye d'Aiguebelle ne s'est pas faite en un seul jour, et sa mise en œuvre n'a pas été simple. Le désir de devenir moine habite Christian depuis l'année 1964, c'est sûr, même si depuis l'enfance « quelque chose » d'imprécis le lançait déjà du dedans. Au terme de ses études au séminaire, Christian s'était ouvert à son évêque³ de cet « appel dans l'appel ». Celui-ci lui avait alors demandé de donner cinq ans de service pastoral au diocèse de Paris avant d'envisager pour de bon la vie monastique. Après son ordination, Christian est donc nommé chapelain de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. Commence alors pour lui une période de cinq années intérieurement éprouvantes : Christian se retrouve en effet sous la houlette du responsable de la basilique, un homme autoritaire, et son apostolat au Sacré-Cœur est ponctué de longues cérémonies somptueuses : rien à voir avec le désir qui l'habite ! En dehors du train-train quotidien, heureusement il y a les moments libres, et Christian prend des temps de solitude et de silence, durant lesquels il étudie (entre autres) la règle de saint Benoît. « Laissons-nous conduire par l'Évangile et avançons sur les chemins du Seigneur⁴ », peut-il y lire.

2. Le monastère Notre-Dame de l'Atlas est une ancienne ferme viticole datant du milieu du XIX^e siècle, située à 6 km de Médéa. Il est issu de la trappe de Staoueli, fondée par les moines d'Aiguebelle, 13 ans après la conquête de l'Algérie par la France, en 1843, dans la plaine d'Alger ; elle fut fermée en 1904 par crainte des suites de la loi antireligieuse de 1901 : l'absence des cisterciens en Algérie durera 30 ans. La communauté a compté jusqu'à cent moines parmi lesquels Charles de Foucauld, alors frère Albéric. En 1934, à la demande de trappistes fuyants la Slovénie, Aiguebelle fonde un nouveau monastère en Algérie. Quatre moines slovènes et six volontaires de la trappe d'Aiguebelle s'installent au domaine de Tibhirine, le 7 mars 1938. Il y a 36 moines en 1947. À partir de cette année, les villageois des environs viennent consulter frère Luc, médecin.

3. Monseigneur Veuillot, évêque coadjuteur de Paris.

4. *RB Prol.* 21.

Mais la véritable difficulté que rencontre Christian, face à ce choix de la vie monastique qui mûrit en son cœur, ce n'est pas véritablement ces cinq années d'attente et de service dans le diocèse parisien ; elle provient plutôt des diverses réactions de certains membres de sa propre famille. Sa décision de devenir moine n'a pas été accueillie, du moins au début, avec enthousiasme, et surtout : sa vocation de moine (ce qui l'agace !) n'est pas du tout comprise comme une authentique vocation apostolique. Pourtant, la vie monastique attire et fascine Christian, elle l'interroge comme un défi, un chemin de témoignage authentique. Il ne la considère pas du tout comme un « enfermement » ou un éloignement du monde par mépris de celui-ci. Au contraire ! Il en est convaincu : la vie monastique est une vie missionnaire, elle est le signe que Dieu aime, de la permanence de son Amour, elle est aussi le signe de la fraternité possible entre les hommes. Bref, pour Christian, être moine, c'est être *dans et pour* le monde, et non hors du monde et pour Dieu seul ! On est moine par amour du monde et des hommes qui l'habitent, sans autre motivation que celle-ci : l'amour et la joie du don. Et puis, il y a une évidence : vie contemplative et vie apostolique sont *UNE*, unies comme deux sœurs, deux bras qui agissent ensemble, de concert, au service de Dieu et du prochain, que ce soit dans le cloître ou dans le monde. C'est un fait indissociable ! « La spécificité monastique, dira-t-il un jour, tient sans doute dans la conjonction « ET » qui unit les deux mamelles de la vie bénédictine : *Ora et labora*⁵ ». L'appel à devenir moine de Christian est bel et bien lié à cette conviction profonde.

On comprend donc pourquoi cela atteint Christian, le fait que ses proches ne voient pas les choses comme lui, d'autant plus que, parmi ces personnes, sa mère⁶ et son père ont joué un rôle important dans sa vie, notamment dans la formation de son regard et de sa foi, dans la germination de son amour pour la terre algérienne et son peuple. C'est grâce à ses parents que Christian considère « l'amour comme la source, l'œil de la religion. L'amour, dira-t-il, est la joyeuse consolation de la foi⁷ ». Il dira aussi : « Les êtres sont semblables au regard qui est porté sur eux⁸. » C'est ce regard d'amour que Christian a appris, reçu et adopté « à l'école de sa famille », en particulier

5. Christian DE CHERGÉ, *Dieu pour tout jour (Les Cahiers de Tibhirine, 1 bis)*, Abbaye d'Aiguebelle, 2^e éd. rev. et augm., 2006, p. 403 (jeudi 2 juillet 1992).

6. Sa mère qui, du fait de la clôture monastique, n'aura plus la possibilité de rencontrer son fils comme avant et d'avoir avec lui de longs échanges spirituels ; son père qui trouve dommage qu'il ne soit pas prêtre dans le monde ; son filleul et petit frère Gérard qui n'en revient pas que son grand frère, qui est un intellectuel et qui prononce des « homélies décapantes », se mette humblement au travail manuel.

7. Christian DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, Paris, Bayard, 1997, p. 36.

8. Ch. DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, p. 31 ; Père Christian cite George Hourdin.

auprès de sa mère. Et c'est ce regard de liberté qui lui permettra, un jour, d'appeler, en vérité, son pire ennemi, celui qui lui donnera la mort, « l'ami de la dernière minute ».

Marie-Christine Ray, dans son livre sur la vie du père de Chergé, a souligné l'influence maternelle dans la vie de Christian, durant son enfance, comme point de départ d'une vocation, ou en tout cas, d'éveil d'une vie intérieure. À la maison, à certains moments de la journée, Christian observait sa maman absorbée dans la prière ou la lecture de la Bible. Au plus secret de lui-même, il entrait alors en résonance avec la vie spirituelle de sa mère. « Ma mère, ma toute première église », écrira-t-il dans son testament. Ce n'est pas un hasard... À Alger, où toute la famille s'était installée en 1942⁹, quand Christian se rendait au marché ou à l'église avec sa mère et ses frères, il observait la population musulmane avec laquelle sa famille n'avait aucun contact¹⁰, il était impressionné par la ferveur des hommes qu'il voyait se prosterner sur le trottoir. Cela faisait rire ses frères, mais leur mère leur demandait de ne pas se moquer. Elle leur avait dit une parole que Christian n'oubliera jamais :

Eux aussi, ils adorent Dieu. [...]

J'avais cinq ans et je découvrais l'Algérie pour un séjour de trois ans, se souviendra Christian. Pour la première fois, j'ai vu des hommes prier autrement que mes pères. Je garde une profonde reconnaissance à ma mère qui nous a appris, à mes frères et à moi, le respect de la droiture et des attitudes de cette prière musulmane¹¹.

En 1937, l'année de la naissance de Christian, Albert Camus¹² avait écrit *L'été à Alger*, un essai « autobiographique » où il évoque la beauté et la vie dans cette ville :

Ce sont souvent des amours secrètes, celles qu'on partage avec une ville. Des cités comme Paris, Prague, et même Florence sont refermées sur elles-mêmes et limitent ainsi le monde qui leur est propre. Mais Alger, et avec elle certains milieux privilégiés comme les villes sur la mer, s'ouvre dans le ciel comme une bouche ou une blessure. Ce qu'on peut aimer à Alger, c'est ce dont tout le monde vit : la mer au tournant de chaque rue, un certain poids de soleil, la beauté de la race. [...] Ici l'homme est comblé. [...] Quand je suis quelque temps

9. Pendant la seconde guerre mondiale, le père de Christian, Guy de Chergé, est chargé de la formation des officiers à l'école d'application de l'artillerie de la France non occupée ; il est muté à Alger avant le débarquement de l'armée américaine en Afrique de Nord.

10. À Alger, la famille de Christian n'avait aucun contact avec la population car elle était confinée, comme toutes les autres familles étrangères, dans une garnison militaire, un ancien fort turc aux portes d'Alger, qui renfermait alors vingt-cinq mille habitants.

11. Christian DE CHERGÉ, cité dans Marie-Christine RAY, *Christian de Chergé, prieur de Tibhirine*, Paris, Bayard, 1998, p. 20-21.

12. Albert Camus (1913-1960).

loin de ce pays, j'imagine ses crépuscules comme des promesses de bonheur. Sur les collines qui dominent la ville, il y a des chemins parmi les lentisques et les oliviers. Et c'est vers eux qu'alors mon cœur se retourne. J'y vois monter des gerbes d'oiseaux noirs sur l'horizon vert. Dans le ciel, soudain vidé de soleil, quelque chose se détend. Tout un petit peuple de nuages rouges s'étire jusqu'à se résorber dans l'air. Et puis, d'un coup, dévorante, la nuit. Soirs fugitifs d'Alger, qu'ont-ils donc d'inégalable pour délier tant de choses en moi ? [...] La tendresse de ce pays est bouleversante¹³.

On peut imaginer chez l'enfant qu'est alors Christian le même regard fasciné et bouleversé que celui du philosophe Camus, car l'enfant est comme le philosophe, c'est un sage qui voit toujours plus loin et en vérité – Saint-Exupéry dirait : qui voit l'invisible. Ce qui est sûr, c'est que Christian, âgé de cinq ans, ébloui par la beauté d'Alger, voit aussi l'ombre cachée de la réalité. Il perçoit la réalité coloniale qui sépare les deux communautés, chrétienne et musulmane. Camus n'en parle pas dans son « tableau », ou plutôt il ne parle pas des deux religions qui vivent « côte à côte » en s'ignorant. Normal, puisqu'il ne croit pas en Dieu, et peut-être aussi, du coup, en l'homme. Indifférence, mépris, Christian voit tout, il devine le malaise, et cela restera gravé dans son cœur de petit garçon.

2.– Automne

L'automne, c'est le temps que l'on dit favorable pour mourir et faire mourir le vieil homme en soi, c'est au fond une saison qui prépare à naître. Ce vendredi 1^{er} octobre 1971, Dom Jean de la Croix, devenu supérieur de Notre-Dame de l'Atlas, reçoit les vœux temporaires de Christian. Ce dernier a choisi de se mettre sous le patronage de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Un jour, il écrira en pensant à elle :

Il faudrait sans doute que notre séparation du monde soit davantage perçue comme un sacrifice dicté par un amour qui « exige » le monde, autrement, à la manière de Thérèse de l'Enfant-Jésus¹⁴.

Il dira aussi :

Tout moine devient le signe de cette espérance et un acteur privilégié du dialogue interreligieux, même s'il ne rencontre pas plus de croyants d'autres religions que Thérèse de l'Enfant-Jésus n'avait, à proprement parler, d'activité missionnaire¹⁵.

13. Albert CAMUS, *Noces*, « L'été à Alger », Paris, Folio-Gallimard, 1959, p. 33 et 39.

14. Vincent DESPREZ, « Père Christian de Chergé. Lettres à un ami moine », *Collectanea Cisterciensia*, 60 (1998), p. 198.

15. Christian SALENSON, *Christian de Chergé : une théologie de l'espérance*, Paris, Bayard, 2009, p. 176.

Ses propos éclairent les raisons du choix de cette date « thérésienne », comme de celui du jour de sa profession solennelle qui sera cinq ans plus tard, le vendredi 1^{er} octobre 1976. Parce que, pour Christian, comme pour la petite Thérèse, l'amour exige le monde, la mission exige l'amour et l'amour est missionnaire, il est bonne nouvelle mais... dans la mesure où il est véridique, émane du cœur comme le fruit de l'Esprit. La vie du moine est un sacrifice d'amour, un don gratuit : don pour et de Dieu fait aux hommes « afin qu'ils aient la vie en abondance ». Dans un des chapitres de Père Christian, celui qu'il adressera à ses frères le 4 juillet 1992, il dira en ce sens :

De même que le moine ne travaille pas pour lui-même mais pour la communauté (et finalement pour l'humanité), de même que son Office choral est prière de l'Église et de tout le peuple de Dieu, de même, y compris dans sa prière personnelle, son oraison, le moine ne s'appartient plus. Il est tourné vers Dieu à qui il s'est donné, mais il est aussi offert aux hommes. Ça serait étonnant que l'oraison soit un moment où on se retrouve pour soi : « moi et mon Créateur », disait Newman. Ça serait oublier que la communion personnelle avec Dieu ne peut se vivre qu'en communion d'amour avec la multitude à l'exemple du Fils qui est Dieu se livrant à moi « et » à tous. Alors le silence de l'oraison peut être aussi ce lieu où l'Esprit va pouvoir gémir, en gémissements ineffables, le cri et les appels de toute la création en douleur d'enfantement¹⁶.

L'itinéraire monastique de frère Christian, des vœux temporaires jusqu'à l'engagement définitif, ne sera pas facile, et même plus long que prévu, cinq ans au lieu de trois... Cette prolongation a été formatrice pour le jeune frère parce qu'elle a été un temps de conversion, même s'il a été rude. Les épreuves personnelles que Christian a dû affronter lors de ses années de formation étaient liées à celles que connaissait la communauté de Tibhirine face à sa précarité, son vieillissement, la difficulté d'y établir un supérieur à long terme, mais aussi face au contexte social et politique algérien de plus en plus complexe et agité. Le combat de Christian s'est donc étendu sur trois fronts, l'un communautaire, l'autre social et politique, et un autre personnel. Résumons rapidement ces cinq années (1971-1976), sources de combat spirituel.

Jeune profès, Christian étudie l'arabe. Il lit le Coran en parallèle avec l'évangile de saint Jean. En marge de ses études et de ses recherches, il exerce la charge d'hôtelier. Sa vie, sa façon d'être « moine » pose question à des frères car il multiplie les gestes de rapprochements avec le milieu musulman. Il pratique seul le jeûne du ramadan au péril de sa santé, il enlève ses sandales à la chapelle, cela

16. Ch. DE CHERGÉ, *Dieu pour tout jour*, p. 403 (samedi 4 juillet 1992).

irrite. À la longue, la communauté est divisée quant à son avenir. En août 1971, Père Christian part étudier à Rome à l'Institut Pontifical d'Études Arabes et d'Islamologie (PISAI), où il réalise une étude sur l'histoire religieuse de l'Algérie chrétienne, juive et musulmane, à travers, non les ruptures, mais les continuités et les convergences spirituelles. Les années d'études à Rome sont deux années de « mise à l'écart » providentielle que lui a proposées Dom Jean de la Croix, alors abbé d'Aiguebelle, qui pense que Christian est bien à sa place à Notre-Dame de l'Atlas, qu'il en deviendra même le supérieur. Lorsque Christian revient à Tibhirine au terme de ses études, la situation de la communauté est restée précaire. En octobre 1974 et 1975, il renouvelle ses vœux temporaires pour un an. Christian vit ces années sous l'ombre de Thérèse qui protège sa vocation. Sa pensée, à y regarder de près, est étrangement imprégnée de ce docteur de l'Église, patronne des missions. Il écrit le 25 août 1973 :

C'est dans l'insignifiance de sa vie que le moine se veut et qu'il se sait « SIGNE » et c'est alors qu'il revient lentement au chemin de l'ENFANCE¹⁷.

Le 17 octobre 1975, la communauté a ordre de quitter Tibhirine et va vivre un temps à Médéa. La vie en Algérie devient compliquée, mais Dom Jean de La Croix décide que Tibhirine continuera. Dom Jean-Baptiste est nommé en ce sens supérieur *ad nutum*, et les moines non stabilisés prononcent leur vœu de stabilité. Christian est heureux. Il demande pardon à la communauté pour ses comportements qui ont blessé. Et le 1^{er} octobre 1976, sous le patronage de Thérèse, « notre sœur d'enfance et de noviciat perpétuel¹⁸ », comme l'écrira Christian, il prononce ses vœux définitifs.

On peut se demander pourquoi Christian a placé sa vie de cistercien sous le patronage d'une carmélite ; oui, on peut s'interroger sur ce qu'il y a à la racine de ce choix presque amoureux d'une petite sœur qui n'a jamais vu grand monde, ni parlé, ni voyagé beaucoup, ni vécu longtemps, et pourtant qui est devenue une martyre de l'amour, une patronne des missionnaires et même un docteur de l'Église ! Dans ce choix, il faut voir le désir qui habite Christian au moment de sa profession solennelle, désir qu'il gardera au cœur toute sa vie. En effet, en s'engageant définitivement, Père Christian a décidé de se placer volontairement sous le signe de la vulnérabilité dont il aura senti la réalité dans sa propre vie au cours de ses années de formation initiale. La vulnérabilité est une réalité humaine, mais un

17. Christian DE CHERGÉ, dans *Méditer avec les moines de Tibhirine*, éd. Salvator, Paris, 2015, p. 184.

18. Ch. DE CHERGÉ, cité par M.-Ch. RAY, *Christian de Chergé, prieur de Tibhirine*, p. 109.

trésor de la grâce. Christian l'a compris à l'école de Thérèse. La vulnérabilité, c'est l'humilité et la pauvreté réunies dans le cœur d'un être. Lorsqu'on a conscience de sa vulnérabilité et surtout que l'on y consent, elle devient un moyen efficace pour aller à l'autre, le rencontrer vraiment, en restant dans « la main puissante » de Dieu, car la vulnérabilité est un chemin de dépouillement intérieur, de désarmement de soi. Or, c'est bien ce dépouillement, ce désarmement, qui permet d'établir le contact dans la relation, il permet d'y établir la confiance, qui est le seuil, la porte de l'amitié. Christian adopte donc intérieurement la condition d'enfant de Dieu. C'est une sagesse en même temps qu'une audace : se poser, s'exposer au bon vouloir de Dieu, dans un esprit d'éternel commençant : de la folie en quelque sorte pour quelqu'un comme Christian qui a tous les dons (intellectuels et spirituels) et surtout une certaine force de caractère, pas toujours facile à supporter. Or, c'est bien cette grâce de la vulnérabilité, qui consiste à embrasser la condition « kénotique » de Dieu (« Il s'est fait frère ! »), c'est cette grâce-là qui est le point de rencontre propice à l'annonce de l'Évangile. Christian en est persuadé.

Le vendredi 1^{er} octobre 1976, en la fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, voilà donc Christian prosterné dans la chapelle de Tibhirine. Les frères et l'assemblée chantent la litanie des saints tandis que lui, par la profession solennelle, comme il le dira plus tard,

entre dans cet univers de grâce où l'efficacité ne relève pas de moyens humains ; [mais] passe par le cœur d'un homme qui consent à son IMPUISSANCE et qui offre à Dieu toute celle des hommes¹⁹.

3.– Hiver

Pour en arriver là, à cette *impuissance consentie*, il faut remonter le temps comme un fleuve, revenir à la source : il nous faut revenir en arrière de quelques années, jusqu'à ce jour, au cœur de l'hiver, où Christian quitte Aiguebelle pour Tibhirine, où, à trois jours de ses trente-quatre ans, ce jeune novice aborde en « nomade de Dieu » la terre algérienne qu'il avait quittée dix ans plus tôt en tenue militaire. Nous sommes vendredi 15 janvier 1971. Ce jour est aussi important que celui de son entrée à Aiguebelle, il est comme le deuxième échelon d'une échelle dont Christian dit qu'elle est la Vie, qu'elle

est bien arrimée dans notre glaise commune. Et nous voilà, par de-là l'horizon, sûrs de trouver en Dieu un appui solide, ce rocher consistant que chantent les psaumes²⁰.

19. Christian DE CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, (*Les Cahiers de Tibhirine*, 2), Abbaye d'Aiguebelle 2006 p. 26.

20. Christian DE CHERGÉ, septembre 1989, cité dans *Méditer avec les moines de Tibhirine*, Paris, Salvator, 2015, p. 170.

Christian revient donc en Algérie, mais c'est désarmé, en homme de prière, en frère, il vient accomplir la promesse qu'il s'était faite, une dette d'amitié, c'est-à-dire : réaliser la vocation qui le taraude depuis si longtemps : devenir priant au milieu d'autres priants.

En 1958, Christian avait dû interrompre ses études au séminaire pour faire son service militaire, qui, depuis février 1956, avait été porté à vingt-sept mois. De fait, la France est en guerre contre l'Algérie depuis 1954. C'est dans la petite ville de Tiaret que Christian, jeune séminariste, accomplit son service comme officier. Un jour, Christian gagne la confiance d'un garde champêtre algérien qui se nomme Mohamed. C'est un homme simple, père de famille, qui travaille sous l'autorité française. Pour cette collaboration « avec l'occupant », il sait qu'il est exposé aux actions des combattants de l'ALN, l'armée de libération nationale. Christian le voit répondre à l'appel du muezzin, et ça le touche. Un jour, il l'interroge sur sa foi et il lui parle de la sienne : un dialogue se noue entre eux. Tous deux expérimentent, selon l'expression de Christian, « une amitié paisible et confiante qui a Dieu pour horizon, par-dessus la mêlée²¹ ». Lors d'un accrochage, cet ami algérien protège Christian. Mohamed se sait désormais menacé et accepte que Christian prie pour lui. « Je sais que tu prieras pour moi, lui avait-il dit, mais, vois-tu, les chrétiens ne savent pas prier. » Le lendemain de cet accrochage, l'ami est retrouvé assassiné au bord d'un puits. La mort brutale et douloureuse de Mohamed²² éveillera alors en Christian la conviction profonde que « le sacrifice de son ami [est] le signe le plus grand de l'amour, la preuve que le Dieu d'amour habite en tout homme²³ ». Depuis ce jour, Christian est alors habité par une dette d'amitié. Marie-Christine Ray commentera :

Cette dette envers l'ami algérien est spirituelle. Il a reçu des dons spirituels de l'Algérie. L'ami est devenu un frère. Il devra témoigner de cette fraternité en acceptant une réciprocité de l'amitié et de l'hospitalité spirituelle²⁴.

21. Christian DE CHERGÉ, Réponse à la revue *Tychique*, cité par Christian SALENSON, *Prier 15 jours avec Christian de Chergé, prieur des moines de Tibhirine*, Paris, Nouvelle Cité, 2006, p. 33.

22. John W. KISER, *Passion pour l'Algérie*, Paris, Nouvelle Cité, 2006, p. 38 : « Étienne Baudry, grand ami de Christian depuis leurs années d'études à Rome, et devenu, plus tard, abbé du monastère de Bellefontaine : "Mohamed était sûrement un saint. Je ne crois pas que Christian ne se soit jamais senti coupable du sacrifice de son ami. Je pense qu'il considérait le geste de Mohamed comme un acte d'amour, librement posé. Mais il n'y a pas l'ombre d'un doute que cet événement a profondément marqué sa vocation". »

23. M.-Ch. RAY, *Christian de Chergé, prieur de Tibhirine*, p. 60.

24. M.-Ch. RAY, *Christian de Chergé, prieur de Tibhirine*, p. 61-62.

Depuis son arrivée en janvier 1971 à Tibhirine, Christian, jeune novice, travaille aux ruchers, au moulin à huile et au binage des lavandes. Il est désormais plongé dans ce que Dom Étienne Chenevière avait appelé le « terrible quotidien²⁵ », la vie simple d'un moine. Avec le temps, l'expérience des épreuves, des joies et des déceptions, Christian affirmera que l'on fait « de l'éternel avec du quotidien²⁶ », et que les petits faits, tout l'ordinaire de la vie d'un moine, tracent le chemin d'un « univers de grâce²⁷ » insoupçonné : « Le pas à pas, le goutte-à-goutte, le mot à mot, le coude à coude... et cela qu'il faut recommencer, en vie régulière, chaque matin, encore dans la nuit²⁸. » L'ordinaire... C'est pourtant lui qui ouvre la vie à tous les possibles, ces inattendus de Dieu qui la relèvent et la pimentent, la vie de tous les jours qui s'affadit forcément, inévitablement, avec le temps, l'habitude surtout, « cette grande mangeuse de nos élans²⁹ », dira Père Christian, qui avouera : « Il n'est pas facile d'être héroïque au quotidien. Nous savons bien que le courage du quotidien est celui qui nous prend le plus au dépourvu³⁰. »

De fait, à peine arrivé dans sa nouvelle communauté, le jeune Christian expérimente très vite le découragement car la communauté qu'il vient d'intégrer est humainement pauvre, composée de douze moines âgés, issus de communautés différentes. Ça change d'Aiguebelle ! Le plus terrible pour Christian, c'est de se retrouver en dissonance avec les frères qui l'entourent parce qu'ils n'ont pas la même vitalité et surtout la même perspective et considération de l'avenir de la vie monastique en terre algérienne et musulmane, ni le même rapport d'amitié avec les voisins de l'abbaye. Quand Christian avait débarqué en Algérie le 15 janvier 1971 pour y mener la vie monastique, il était plein de rêves, il se voulait et se disait « nomade de Dieu » et, comme moine, priant « au milieu » d'autres priants. Ces deux aspects de sa vocation de moine qu'il initiait ce jour-là (« être au milieu de » et « être nomade de Dieu ») correspondaient à une conviction profonde, mais aussi à une expérience concrète, car ces deux éléments « d'état de vie » du moine (« être au milieu de » et « être nomade de Dieu ») sont, pour Christian, les deux bases sur lesquelles repose la vie missionnaire selon l'Évangile. La mission est efficace dans la mesure où elle correspond avant tout à une façon de

25. Dom M-Étienne CHENEVIÈRE, *L'attente dans le silence*, Paris, Desclée de Brouwer, 1960, p. 145.

26. Ch. DE CHERGÉ, *Dieu pour tout jour*, p. 157 (lundi 12 janvier 1987).

27. Ch. DE CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, p. 26.

28. Ch. DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, p. 242.

29. Ch. DE CHERGÉ, *Dieu pour tout jour*, p. 305 (2 décembre 1989).

30. Ch. DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, p. 300.

vivre l'Évangile en vérité, et dans la mesure où elle n'est que le reflet d'un état du cœur, comme un sourire qui émane naturellement du visage d'un être heureux de croire et d'être ce qu'il est. Autrement dit, la vie de l'Évangile est un passage obligé pour celui qui désire annoncer la bonne nouvelle du salut. « Le Seigneur prescrit à ceux qui annoncent l'Évangile de vivre de l'Évangile³¹ », dit saint Paul ; sinon, le message n'est pas crédible, « incarné », il manque au message de l'Évangile sa réalité évidente, qui se manifeste en actes, car l'amour est une réalité qui nous engage ; sinon, ce n'est pas l'amour.

Dans la tradition paulinienne et cistercienne, selon Père Christian, le missionnaire est un contemplatif nomade de Dieu, il est habité « d'une bonne nouvelle ». « Nomade de Dieu », il a pour objectif de porter Dieu dans sa vie de prière. Pour Christian, « l'ÉVANGILE est une Personne à croire et à vivre³² ». « Nous sommes habités d'une Bonne Nouvelle qui n'est pas un savoir, mais qui est une vie en nous, la Vie de notre vie³³. » Le missionnaire n'est donc pas « à part » ou supérieur aux autres parce qu'il a la connaissance de Dieu et qu'il est capable de la communiquer, mais le missionnaire est simplement « au milieu », « parmi » d'autres, il est frère parmi ses frères, il n'est que du levain dans la pâte humaine du monde, et il en change la face dans la mesure où il vit lui-même ce qu'il dit, ou du moins dans la mesure où il sait qu'il n'est qu'un « aqueduc », un passeur, un petit fil entre Dieu et les hommes, un reli-gieux ; il n'est pas Dieu pour le prochain, mais le prochain de tous grâce à Dieu, au rayonnement de son amour de Dieu rendu visible dans ce qu'il est, ce qu'il manifeste, sa joie, sa tendresse, sa simplicité, son amitié. C'est d'ailleurs à partir de cette conception de la mission que Christian définira le dialogue « interreligieux » et fraternel comme un fait existentiel : « Il est le fruit d'un long "vivre ensemble", et de soucis partagés, parfois très concrets³⁴ », dira-t-il. C'est donc d'abord à Tibhirine, à partir de ce 15 janvier 1971, que Christian commence à expérimenter ce « vivre ensemble », et ce « partage des soucis » très concret, il l'expérimente au milieu de frères qui lui sont donnés à découvrir et à aimer, mais qui ne seront pas toujours évidents à accueillir dans leurs différences, leurs jugements faits d'incompréhension. Sa communauté devient dès lors une véritable école de la fraternité et de l'existence : école de la charité, comme disaient nos Pères.

31. 1 Co 9, 14.

32. Ch. DE CHERGÉ, *Dieu pour tout jour*, p. 174 (20 mars 1987).

33. Ch. SALENSON, *Christian de Chergé : une théologie de l'espérance*, p. 192.

34. Ch. DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, p. 168-169.

4.– Printemps

Dimanche 26 mai 1985, solennité de la Pentecôte. Les cloches sonnent et résonnent dans le voisinage du monastère de Tibhirine. Sous l'impulsion des sons qui se répercutent dans l'espace, des oiseaux, affairés dans les arbres, ont pris soudain leur envol. On peut regarder le ciel alors, lever les yeux et sourire comme les voisins, les amis des moines, en pensant comme eux, d'instinct, que les cloches qui sonnent, ça veut dire que les frères, à ce moment-là, se retrouvent tous dans la chapelle, qu'ils se tournent ensemble vers Dieu et prient. Les amis des moines ont la scène dans les yeux. Les moines sont des priants parmi d'autres priants, peuvent-ils se dire. Il n'y a jamais d'indifférence dans le regard et le cœur des habitants du village de Tibhirine, de ceux qui aident les frères comme des frères. C'est que les moines n'imposent rien, ils vivent du travail de leurs mains et se comportent toujours comme des hôtes, des nomades de Dieu, parce que, cela se sent, cela se voit, lorsque l'on vit à leur côté, ces hommes de Dieu sont en chemin, ils se cherchent et considèrent que d'aller vers les autres est le point de rencontre avec Dieu. Alors, ces cloches qui sonnent en ce dimanche de Pentecôte ne sont pas si étrangères que ça aux voisins et amis des moines. Et ces oiseaux qui volent au-dessus de leur tête, ils s'en réjouissent comme si un vent de liberté s'était immiscé dans leur propre cœur, exactement comme les frères se réjouissent à l'appel du muezzin, de savoir qu'à ce moment précis leurs voisins et amis s'acheminent vers la petite mosquée de l'enceinte du monastère, et qu'ils s'y rassemblent pour prier. Père Christian avait écrit :

Les appels à la prière ne peuvent me laisser indifférent. Ils me provoquent même à m'engager dans la prière comme sur un chemin de prospérité : "prière et prospérité", ce jumelage nous est-il si spontané ? Il n'y a que Dieu qui puisse appeler à la prière. Ici, je comprends mieux que "tous" sont appelés, que l'homme a été créé pour cette louange et cette adoration³⁵.

À Tibhirine, la mosquée et la chapelle sont simplement deux lieux de prière « où on ne fait pas autre chose que prier, on met seulement ce qui est utile pour la prière³⁶ », comme dirait saint Benoît. Aucun des deux ne s'affirme plus que l'autre, comme le feraient deux lieux concurrents. D'une manière différente, mais d'un même cœur, des hommes y lancent leurs cris, leurs louanges vers Dieu. Dans l'homélie de ce dimanche de Pentecôte, Père Christian exhorte ses frères :

35. Ch. DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, p. 48.

36. Cf. *RB* 52, 1, « L'oratoire du monastère ».

L'appel est là, différent pour chacun, qui nous sollicite vers cette extrémité du monde, vers cet extrême de notre cœur, vers cette unique catholicité d'au-delà, comme Claudel dans son Hymne de la Pentecôte : "J'entends mon âme en moi comme un petit oiseau qui se réjouit, toute seule et prête à partir, comme une hirondelle jubilant". [...] La louange déborde le lieu et le moment. Il nous faut remonter le temps pour déceler toutes les étapes de la longue aventure de Dieu en quête d'humanité, depuis Abraham, l'Ami. [...] Laisser la prière de l'un vous interpeller au tréfonds d'un silence sans autre voix, vous reprendre au vol, puis rebondir vers l'autre chargée d'un écho nouveau. Note après note, la symphonie se construit dans la fusion de ces trois expressions différentes d'une seule et même fidélité, celle de l'Esprit qui est en Dieu, qui dit Dieu³⁷ !

En cette solennité de la Pentecôte 1985, voilà donc les frères rassemblés dans la chapelle pour la messe que préside Père Christian. Dans la petite chapelle, il n'y a rien d'extraordinaire, tout est simple et nu, « tout ensemble ne fait qu'UN » avec l'environnement, la population du village, leurs voisins et amis qui, comme tous les Algériens, sont éprouvés par la guerre civile, le terrorisme, une violence qu'elle ne veut pas, qu'elle n'admet pas et qu'elle essaie de combattre en résistant à la tentation de répondre à la violence par la violence. En communauté aussi, entre frères, on se bat contre cette tentation. En témoigne ce que rapporte frère Christophe dans son journal :

Hier soir, gros orage à Vêpres ! Donner de la voix ne veut pas dire brandir sa voix comme une arme de victoire et faire place nette alentour. Mais je ne dois pas garder, retenir ma voix. On la trouve en la perdant. Donner sa voix est une illusion, si toi, tu ne l'accueilles³⁸.

En témoigne aussi ce qu'avait dit Père Christian sur la prière où, paradoxalement, le combat intérieur qui en découle se révèle, selon lui, nécessaire, vital, car ce combat du cœur est, en vérité, au service de la paix, de la conversion de l'être :

C'est bien la prière qui m'aide à donner à chacun de mes frères sa juste place, par-delà un vivre ensemble souvent éprouvant. Elle me permet aussi de mieux pressentir les convergences malgré la distance, et les complémentarités malgré la différence³⁹.

La nudité de l'intérieur de la chapelle de Tibhirine traduit la pauvreté du cœur des hommes qui l'habitent ; elle s'accorde bien avec eux, avec leur brutalité, leur rapport direct entre eux. La simplicité est brutale, tout comme la vérité : c'est un langage sans fard, sans détour. La simplicité de la chapelle mobilise d'emblée l'attention, la

37. Ch. DE CHERGÉ, « Nuit de feu », *L'invincible espérance*, p. 36-37.

38. Frère CHRISTOPHE, *Le souffle du don. Journal*, Paris, Bayard, 1999, p. 183.

39. Ch. DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, p. 50.

vigilance. Elle permet aussi de vivre en vérité (comme le publicain de la parabole) la rencontre avec l'Hôte intérieur et de se découvrir en vérité face à lui. Père Christian avait écrit :

Je suis une maison de prière. C'est-à-dire que je suis bâti par et pour Dieu. Et c'est la prière qui me le dit, qui me construit. Car c'est là que je pressens mes plus grandes dimensions d'homme : longueur, largeur, hauteur, profondeur... et la plus grande dimension des frères qui m'entourent, et de tous ceux que je rencontre, de tout homme. [...] La prière personnelle est celle où j'accepte d'être avide, et d'abord à vide, d'être sans désirs pour présenter plus d'adhérence au désir de Dieu⁴⁰.

Alors, ce que dit Christian dans son homélie de dimanche de Pentecôte, c'est cela qui offre à la chapelle son ornementation pleine de couleur, ce sont ses mots qui délivrent la beauté du lieu et du mystère qu'il renferme. Des mots simples pleins de souffle, du souffle de la joie et de la foi : de la fécondité de la vie. Des expressions se détachent comme les étincelles d'un feu. Christian révèle ce qu'il appelle « le printemps pascal » : l'appel pour tous à la mission qui est appel à la conversion. Le pays de mission n'est jamais celui auquel on pense... Il n'est pas le pays étranger, lointain dont on rêve... Car pour aller à l'extrême de l'univers, il faut passer d'abord vers cet extrême de notre cœur. Pour atteindre « cette unique catholicité d'au-delà », il faut commencer d'abord par découvrir l'unicité du trésor que l'on est, selon ce qu'avait écrit Père Christian :

Quand Dieu Sauveur est le TRÉSOR unique d'un homme, cet homme devient pour ses frères une monnaie du Royaume, frappée à l'effigie de Jésus. Sa mission renvoie à celle de Jésus lui-même, unique et diversifiée, à la façon dont Simon devenu PIERRE pour l'Église peut dire : « La pierre d'angle, ce n'est pas moi, c'est LUI, et nous tous avec LUI, pierres vivantes. Le moine, ce n'est pas moi, c'est LUI, et nous tous avec LUI, serviteurs de Dieu seul »⁴¹.

Le point de départ de la mission est donc le cœur de l'être, et s'il est si difficile d'habiter avec soi-même, avait dit Christian, c'est que ce que nous sommes est un monde de contradictions et de violence. Dans les profondeurs secrètes du cœur, le bien et le mal sont livrés à notre liberté, ils sont à la merci de notre ignorance ou de la confusion de nos désirs. Père Christian écrit :

Nous rencontrons l'autre au niveau où nous sommes nous-mêmes⁴².

Nous avons tous grandi dans un monde où un jour la HAINE a pris visage pour nous (Dreyfus, Hitler, la torture, l'holocauste, etc.). Nous

40. Ch. DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, p. 46-47.

41. Ch. DE CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, p. 158.

42. Christian DE CHERGÉ cité dans Anne-Noëlle CLÉMENT, *Le Verbe s'est fait frère*, Paris, Bayard, 2010, p. 27.

avons eu plus ou moins de chance (j'en ai eu, en famille ou plus tard). Une fois, face à une terrible injustice qui brisait un homme, j'ai cru sentir en moi quelque chose comme de la HAINÉ : une soif de vengeance, de rendre le mal pour le mal. L'autre n'avait pour moi que ce visage du tort irréparable qu'il avait causé sciemment, froidement. On aurait pu souhaiter, voire provoquer la mort de Mgr Lefebvre. Cela lui aurait évité de commettre l'irréparable, mais, depuis la Croix, la victoire de l'amour sur la haine, c'est par-delà la consommation de l'irréparable qu'elle se manifeste, et elle n'excommunie personne⁴³.

Mais revenons à ce que dit Christian ce dimanche 26 mai 1985 :

Pentecôte : c'est la JOIE communiquée, la VIE fécondée... les langues sont déliées. Habité par une langue de feu, chaque apôtre devient une torche vivante. La MISSION commence qui est de communiquer la JOIE de Dieu. Celle que le Christ a donnée, celle du Père se vidant Lui-même dans le Fils, Joie du Fils retournant sans cesse dans le sein du Père. Le microclimat du Cénacle s'élargit aux dimensions du monde : tout l'univers peut rentrer dans le climat intérieur de la Trinité, là où le Verbe se profère dans le silence de l'AMOUR : Juifs et Grecs, Parthes et Élamites, Hébreux et Arabes, Caldoches et Canaques, monde de l'Est et monde de l'Ouest, gens du Nord et gens du Sud, chrétiens et non-chrétiens, croyants ou non. Et l'appel est là, différent pour chacun, qui nous sollicite vers cette extrémité du monde, vers cet extrême de notre cœur, vers cette unique catholicité d'au-delà, comme Claudel dans son Hymne de la Pentecôte : « J'entends mon âme en moi comme un petit oiseau qui se réjouit, toute seule et prête à partir, comme une hirondelle jubilant. » Pour une fois, une seule hirondelle a suffi à faire le printemps, le printemps pascal où Jésus est monté vers le Père à tire d'ailes, créant un concert d'airs joyeux que l'Esprit Saint entretient à jamais⁴⁴.

Le printemps pascal est un chant nouveau dont « le chef d'orchestre est invisible, comme le vent, dit Christian. Un souffle et il donne le ton, pourvu que la flûte s'y prête. Quel est ce ton ? C'est la JOIE du Christ⁴⁵ ». Christian jubile, il souligne les paradoxes de la vie de l'Esprit qui ne sont pas des incohérences. Dans une autre homélie, il avait dit :

La prise de parole n'est pas première dans l'annonce de l'Évangile, dans la mission de l'Église. Ce qui est premier, c'est la prise de feu, c'est la JOIE entretenue et contagieuse, c'est la cohabitation des extrémités de la terre dans la Paix et l'Amour, c'est la louange se cherchant des harmoniques dans toutes les langues, les cultures, les religions même, pour être cette symphonie des cœurs dont Dieu dit qu'il a besoin pour pouvoir PARLER de Lui⁴⁶.

43. Ch. DE CHERGÉ, *Dieu pour tout jour*, p. 246 (30 juin 1988).

44. Ch. DE CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, p. 161.

45. Ch. DE CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, p. 161.

46. Ch. DE CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, p. 162.

Autour de nous, tout parle de Dieu, dit Christian qui nous révèle un aspect particulier de sa pensée que l'on peut dire franciscaine. Pour lui, notre environnement est le meilleur maître pour apprendre à devenir missionnaire selon l'Évangile, à être moine dans l'amitié de Dieu et des autres.

Les créatures sont missionnaires, écrit Père Christian. Elles viennent du cœur de Dieu. [...] Le soleil, les astres : dociles à la Parole. Des envoyés. La pluie, la neige... ne retournent pas sans avoir accompli leur office⁴⁷.

Nous aussi, il nous faut être dociles à la Parole pour féconder l'amour :

Mission de l'Esprit ; mission de l'homme. L'amour seul est FÉCOND. La fécondité de l'Église ne dépend pas d'abord de sa FOI, mais de son amour : allez, AIMEZ, de toutes les nations, faites des disciples de l'AMOUR⁴⁸.

Il existe un très beau texte de Père Christian (dont je me sers pour conclure mon histoire), qui témoigne de son cheminement de moine charismatique. Ce texte, qui date du 8 décembre 1978, partagé à des prêtres de Constantine, est unique, très personnel, il ressemble à une confession. Mais, à y regarder de plus près, il fait penser à un testament spirituel, car Christian y livre le secret de sa joie d'être moine, missionnaire de l'amitié, et surtout sa recette du bonheur : « Prier et aimer, c'est tout un. »

Je ne suis pas un spécialiste, un technicien de la prière, peut-être parce que j'ai conscience de balbutier de plus en plus dans ma propre recherche de prière. Et mes frères savent bien cette médiocrité. Et ils vous diraient tout aussi bien qu'il m'arrive de sommeiller dans ma prière, et que parfois même cela s'entend. C'est peut-être une grâce ? Une grâce qui serait due au patronage de Thérèse de l'Enfant-Jésus auquel j'ai confié tous mes engagements monastiques ! Luttant contre les distractions et le sommeil dans son action de grâce, Thérèse découvre une autre voie d'abandon qui rend moins inconcevable qu'on puisse s'endormir dans la prière à la façon d'un tout-petit dans les bras de son père. [...]

Non, nous ne savons pas prier comme il faut. L'Esprit SAIT, et lui « seul », et c'est ineffable. Aussi, quand j'accepte de lui offrir mon « silence », je sais de mieux en mieux qu'il se passe quelque chose, et que j'entre dans une « symphonie ». [...] Bien sûr, je suis bâti pour l'AMOUR. Mais le même Esprit de Jésus me suggère que c'est tout un, prier et aimer. C'est pour cela qu'il me construit à ciel ouvert, car il ignore les ghettos. Je n'ai pas à lui ouvrir, car c'est de l'INTÉRIEUR qu'il vient et qu'il opère ; voilà pourquoi on ne sait jamais trop d'où il vient, ni surtout comment s'édifier soi-même dans l'amour. [...]

47. Ch. DE CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, p. 110.

48. Ch. DE CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, p. 367.

Je laisse aussi Dieu me réconcilier avec les autres tels qu'ils sont. Il y a en communauté ou dans le monde des heurts trop durs que je ne peux vivre que « là » si je veux éviter l'affrontement qui me détruirait. Il y a une « paix impossible », non seulement au Liban, en Amérique du Sud, en Ouganda, mais beaucoup plus près, avec tel frère. Thérèse de l'Enfant-Jésus a vécu elle aussi, très prosaïquement, cette radicale impuissance dont Dieu pourrait bien se servir pour dire à tout le monde, et nous y compris, que l'amour, ça dépend de lui : « Ah ! Seigneur, je sais que vous ne commandez rien d'impossible... Vous savez que je ne pourrais jamais aimer mes sœurs (telle sœur) comme vous les aimez, si vous-même, ô Jésus, ne les aimez encore en moi. » Une telle attitude a pour effet certain de nous libérer de la PEUR, peur de l'autre, mais aussi peur du Tout-Autre... cette peur vaincue par le regard du Christ et convertie en JOIE par la prière d'un brigand⁴⁹.

Père Christian et ses frères seront enlevés la nuit du 26 au 27 mars 1996, ils seront détenus en un lieu qui demeurera pour nous sans doute à jamais inconnu, durant un temps qu'il nous est difficile à déterminer. Qu'ont-ils vécu durant leur détention ? C'est le secret de Dieu. Ce qui est sûr, c'est que nos frères ont vaincu la peur par le regard du Christ, que le Christ lui-même l'a convertie en joie.

Abbaye Sainte-Marie du Rivet
FR – 33124 AUROS

Marie-Benoît BERNARD, osco

49. Ch. DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, p. 44-45, 46, 56-57.